Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 42

Artikel: La lessive
Autor: Alice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194530

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

suivre sa course jusqu'à l'*Aurore* (1 kilomètre 200 m.)

Arrivé là, ne semblera-t-il pas crier amicalement à nos voisins de Pully : « Hé ! là-bas ! ne nous tendrez-vous pas bientôt la main ?... Allons, voyons, une bonne inspiration, et vite un petit bout de rail partant du Prieuré ! »

De cette ligne partira, près du Théâtre, l'embranchement se dirigeant sur la gare du J.-S. — Là, il y aura du mouvement, un va-et-vient continuel. On montera, on descendra devant les villas et les pensions, on saluera des fenêtres, on se jettera des baisers, ce sera délicieux !

* * *

Mais, un des trajets les plus attrayants du réseau Palaz, — je lui donne déjà votre nom, M. le professeur, afin que vous soyez obligé de tenir votre promesse, maintenant que vous nous avez mis l'eau à la bouche, — le trajet le plus attrayant, dis-je, sera certainement celui qui partira de l'Ecole de médecine pour atteindre le pont de Chailly (1 kilom. 370), à travers des sites ravissants, dont les coquettes habitations sont à demi cachées dans la verdure, entourées de jardins fleuris et de vergers plantureux.

J'adore Chailly. Il me rappelle les hauteurs qui dominent Clarens, Vernex et Montreux, n'en déplaise aux heureux habitants de ces bords chantés par Jean-Jaques.

Et la vue dont on jouit de Chailly et de la Rosiaz ! Et ce panorama si frais, si romantique au premier plan, si éclairé et si grandiose au second ?... Vraiment, Chailly est trop peu connu, trop peu visité. Espérons que le tram le fera mieux apprécier, qu'il deviendra une des promenades favorites des Lausannois et des nombreux étrangers en séjour dans notre ville.

* * *

Puis, nous avons la ligne nous mettant en communication directe avec la gare d'Echallens, point de départ de courses fort attrayantes dans une partie du canton qui est peut-être aussi trop négligée.

Enfin, le rayon Riponne-Pontaise, où les bonnes d'enfants auront la joie de rencontrer beaucoup de militaires et les misses lausannoises de fringants officiers.

* * *

Et pensez-vous peut-être, vous qui doutez de Lausanne, que la ligne du Signal ne suivra pas ?... Merci !

Je vous dis qu'il y a, dans le réseau Palaz, — oui, c'est le sien, et il doit y tenir, — tout un avenir !

Genève, Lucerne, Vevey, Montreux, Interlaken, tenez-vous bien ; je ne vous dis que ça ! L. M.

La lessive.

Il est dans notre village certaine croyance populaire d'après laquelle les uns prétendent que les belles femmes ont toujours le mauvais temps lorsqu'elles font la lessive ; les autres disent au contraire que ce sont les laides.

Lesquels faut-il croire ?... Je le sais encore moins depuis le grand lavage opéré dernièrement chez Madame la syndique. Cette dernière avait, dès la veille, tout arrangé pour le grand jour. Du cuvier rempli jusqu'au bord sortait une bonne odeur de cendres. Trois ouvrières du village étaient attendues pour laver le linge, le dîner était déjà combiné et préparé, et la maîtresse du logis n'avait plus qu'un désir : voir le soleil se lever radieux dès le lendemain matin.

Hélas, la déception fut grande pour Madame la syndique qui, en mettant le nez à la fenêtre dès la pointe du jour, ne vit dans le ciel que des nuages gros de pluie.

Elle a vraiment un air peu gracieux dans ce moment, la pauvre femme ; mais aussi comment dissimuler son inquiétude, comment montrer un visage satisfait aux laveuses, lorsqu'elles arrivent pour le déjeuner ?

Le village n'est pas encore pourvu d'un de ces lavoirs bien couverts, où les lessiveuses peuvent, bien abritées, se livrer à leurs deux occupations habituelles : laver le linge de la localité, tout en écorchant vivants, les uns après les autres, les habitants du lieu.

Les ouvrières de Madame la syndique devaient donc laver à la fontaine et recevoir sur le dos cette pluie, qui avait l'air de vouloir durer. Leur humeur s'en ressentit bientôt : aussi s'en donnèrent-elles à cœur joie de tout critiquer, en commençant, naturellement, par leur maîtresse du jour.

— Comment voulez-vous, dit la plus décidée, qu'une femme puisse avoir le beau temps quand elle possède une physionomie pareille ? L'avez-vous vue, lorsqu'elle nous servait le café !... C'est miracle que le lait ne se soit pas tranché.

— Ah ! vous comprenez, dit une autre, qu'on ne peut pas tout avoir en ce monde. Le syndic convoitait l'argent mignon et il ne pouvait l'avoir sans prendre la fille avec. Donc, si la figure de sa femme a l'air, toute l'année, d'être à la pluie, et s'il ne se fait jamais, chez lui, de lessive sans mauvais temps, il n'a que ce qu'il mérite.

— Je croyais, remarque la troisième laveuse, que c'étaient au contraire les belles femmes qui n'avaient pas de chance dans ces occasions.

— Eh bien, nous avons la preuve du contraire, ripostèrent ensemble les deux premières.

Pendant ce temps, Madame la syndique faisait fiévreusement son ouvrage et, de temps en temps, allait sur le seuil de la porte pour jeter au ciel un nouveau regard interrogateur. Hélas ! c'était encore et toujours la pluie.

« Ah ! murmurait-elle, je n'ai pas de chance ! Et dire qu'il y a tant de femmes qui se donnent bien moins de peine que moi et auxquelles tout réussit ! Elles n'ont qu'à préparer leur linge, à laver, pour que le soleil se mette de la partie.

» Pour comble de malheur, mes ouvrières se montrent presque toujours désagréables, au lieu de paraître contentes de travailler dans une des premières maisons du village.

» Voilà l'averse qui redouble : ces femmes vont sans doute quitter leur ouvrage pour s'abriter... Vont-elles en raconter des histoires, pendant ce temps ! tout le village va y passer ; et qui sait si je n'aurai pas ma part ?

» Mais j'ai tort de me plaindre : je connaissais mon sort à l'avance, car le syndic, lorsqu'il me fréquentait, m'avait prédit que je n'aurais jamais le beau temps pour faire mes lessives.

» — Cher ange, me disait-il, malgré tout le bonheur que j'ai en perspective, il m'arrive parfois d'avoir un souci pour l'avenir.

» — Lequel ? lui demandais-je.

» — C'est que les belles femmes sont vouées au mauvais temps, lorsqu'elles ont décidé de laver le linge de la maison et, sachant que les nuages du ciel en produisent sur les visages et sur les caractères, je crois que j'aurai plus tard quelques orages à affronter.

» Voilà ce que le syndic me disait autrefois ; cela me faisait plaisir alors de m'entendre dire que j'étais jolie, mais aujourd'hui, pour ce que cela me rapporte, j'aimerais autant avoir un visage ordinaire et un beau soleil pour sécher mon linge. »

* * *

Enfin, la triste journée est finie ; les laveuses sont rentrées chez elles et, dans la maison du syndic, le calme règne de nouveau. La maîtresse du lieu peut aller se coucher et reprendre peut-être un peu de confiance pour le lendemain ; mais, décidément, il fallait que tout allât de travers ce jour-là.

Le syndic, au lieu de s'endormir sans souffler mot, comme doit le faire tout mari qui aime la paix, se mit à grommeler, en tirant son bonnet de coton sur les oreilles : « Sont-elles désagréables, ces femmes, avec leurs lessives ! elles croient que le temps devrait être fait exprès pour elles ! On m'avait assez répété, quand j'étais garçon, ce qui m'attendait : Ne prends jamais une femme laide, me disait-on, ou bien tu en verras de belles dans ton ménage les jours de lessive ! Mais on ne veut rien écouter,

quand on est jeune : ah ! si c'était à recommencer ! »

Le cœur de Madame la syndique fit entendre des battements d'angoisse. Elle a été trompée et ne connaît son mari que d'aujourd'hui. La découverte lui paraît noire comme le ciel de la journée ; aussi, n'ayant plus d'illusion, songeant à son linge mouillé, sur lequel, lui semble-t-il, les rayons du soleil ne brilleront jamais, elle se tourne du côté de la paroi en poussant un soupir amer.

* * *

Que conclure, maintenant, de cette petite histoire ? Sont-ce les belles femmes qui ont le mauvais temps pour la lessive, ou si ce sont les laides ?...

ALICE.

Un Anglais s'est mis en tête de chercher dans quel laps de temps notre globe serait complètement peuplé et hors d'état de nourrir un nombre d'habitants plus élevé que celui qu'il aura atteint.

En tenant compte, d'une manière approximative, de la quantité des terres fertiles et des terres infertiles, on peut compter qu'il y a place environ ici-bas pour cinq milliards neuf cent quatre-vingt-quatorze millions d'hommes ; le chiffre actuel est à peine supérieur à un milliard. Si l'on considère la progression normale à l'heure présente, on constate tous les dix ans une augmentation générale et moyenne de huit pour cent.

Dans ces conditions, le nombre maximum sera atteint vers l'an 2072, c'est-à-dire dans cent soixante-dix-huit ans d'ici, moins de deux siècles ; le délai, on le voit, est singulièrement court.

Seulement, en admettant l'absolue exactitude de ces calculs, est-il certain que la progression normale d'aujourd'hui doive se continuer régulièrement et dans des proportions identiques ?

Si oui, les économistes et les sociologues ont là un nouveau et bien grave problème à envisager. Avant qu'aient passé cinq ou six générations, il faudra que les conditions de la vie se soient radicalement transformées, ou que l'on invoque, pour empêcher le monde de périr par encombrement, les guerres, invasions, famines, épidémies et autres fléaux bienfaisants qui se chargeront d'alléger notre planète, trop chargée, et qui y rétabliront l'équilibre.

Vin d'Arbois.

Monsieur le curé de Mirebois avait dîné chez son confrère de Villars-sur-Ecot et fort bien dîné, ma foi ! Il avait goûté d'un certain vin d'Arbois comme on n'en boit pas chez le Président de la République. C'était un petit vin d'une belle couleur, plutôt clair que foncé, doux comme du velours, au parfum inoubliable et qui vous réchauffait délicieusement l'estomac.

Monsieur le curé de Mirebois, dont la cave était cependant bien montée, n'en possédait pas de pareil ; aussi, au dessert, profitant des bonnes dispositions dans lesquelles se trouvait son confrère, chercha-t-il à le décider à lui en céder une petite barrique.

Le curé de Villars-sur-Ecot fit la sourde oreille, il tenait à son vin ; il avait dix ans de fût, et il ne lui en restait pas beaucoup. Il accueillit d'abord la demande par une fin de non-recevoir ; puis devant l'insistance du curé de Mirebois, il feignit de consentir.

Il voulait gagner du temps et s'en débarrasser.

— Pour vous faire plaisir, je vous en enverrai un tonnelet.

— Envoyer ? non pas ! s'écria le curé de Mirebois qui prit la balle au bond ; je l'emporterai avec moi.

— Sur votre dos ?

— J'ai ma jument ; je fixerai le tonneau sur la selle et je le prendrai en croupe.

Le curé de Villars-sur-Ecot combattit en vain ce mode de transport ; il dut céder et son confrère emporta le tonnelet comme il l'avait dit

Il contenait une quarantaine de litres.

Monsieur le curé mit sa jument au pas ; il était enchanté de son acquisition. C'était par une chaude journée d'été, un soleil étincelant dorait la campagne, pas un nuage au ciel ; la jument alourdie par la chaleur ne se pressait pas.

Monsieur le curé s'abandonna à une douce rêverie.

Il fit des songes d'or.

Il allait surprendre agréablement sa servante, la vieille Ursuline, et lorsqu'il recevrait des confrères, il exciterait leur jalousie ; le curé de Villars-sur-Ecot était le seul qui possédât de ce vin merveilleux.

Monseigneur devait bientôt faire sa tournée pastorale, il aurait l'honneur de l'avoir à sa table ; quoique obscur curé de campagne, il pourrait lui offrir un vin digne de Sa Grandeur. Monseigneur était connaisseur, il n'aimait pas la piquette.

Monseigneur était satisfait de la table et de l'accueil de son subordonné dont il apercevait enfin les mérites ; ses yeux s'ouvraient à la lumière ; il ne pouvait comprendre qu'il eût méconnu à ce point ce dévoué serviteur de l'Eglise ; il l'avait toujours laissé un peu à l'écart ; et, comme le bon vin met en bonne humeur, il partait en lui faisant les plus belles promesses.

Monsieur le curé s'assoupit ; il abandonna les rênes sur le cou de sa jument et bientôt il s'endormit.

Les rêves les plus riants traversèrent son sommeil.

Monseigneur s'était souvenu du petit vin d'Arbois ; il faisait appeler monsieur le curé auprès de lui, il l'élevait à la dignité de chanoine ; tous ses confrères en jaunissaient d'envie.

Monsieur le curé était chanoine ; il avait quitté Mirebois où il végétait depuis trente ans, pour Besançon, laissé l'humble presbytère qui s'en allait en ruines pour habiter l'archevêché.

Tous ses paroissiens l'avaient accompagné en pleurant ; il avait versé quelques larmes hypocrites :

« Mes enfants, car vous êtes mes enfants, le ciel est témoin que j'aurais voulu rester ; j'espérais mourir au milieu de vous, c'était ma seule ambition. Dieu en a décidé autrement, respectons sa volonté ; je dois obéir à mon supérieur.

» Le devoir a des exigences bien cruelles ! »

Les pauvres gens étaient navrés. Le paysan est méfiant : on sait bien ce que l'on quitte, on ne sait pas qui l'on prend.

Monsieur le curé était chanoine. C'était un personnage. Aux offices, dans la cathédrale, il occupait une place d'honneur, une stalle au chœur, et, dans les grandes cérémonies, on lui servait l'encens ; il portait la mosette de soie et faisait partie du Conseil de Monseigneur.

Devant lui, le Suisse, un bel homme, s'arrêtait et présentait les armes ; les jeunes séminaristes rougissaient, prenaient un air recueilli et s'inclinait bien bas, et les fidèles s'écartaient avec respect sur son passage.

Monseigneur l'invitait à sa table ; il était reçu dans la meilleure société, chacun se disputait l'honneur de le posséder ; les invitations sucédaient aux invitations. C'était tous les jours des dîners où l'on buvait les vins les plus exquis et les plus rares, où l'on servait les mets les plus succulents, des plats inconnus, chefs-d'œuvre de l'art culinaire. Aux poulardes truffées, aux crêmes à la vanille succédaient les liqueurs des îles, breuvages mystérieux qui, tout en flattant délicieusement le palais, venaient aider à la digestion.

« Le devoir a des exigences bien cruelles ! »

Monsieur le chanoine était heureux : il pouvait attendre sans trop d'impatience que Dieu l'appelât pour le placer à côté de ses élus.

Soudain il fut réveillé par un bruit qu'il connaissait bien : Cocotte, sa jument, s'épanchait ; il l'arrêta et, lui caressant l'encolure, il se mit à siffler doucement.

Les oiseaux qui voltigeaient dans les haies s'arrêtèrent à leur tour et firent chorus avec monsieur le curé. L'air moqueur, ils sifflaient, ils sifflaient : tui, tui, tui, un débordement de petits cris, une cascade de notes aiguës, on eût dit des éclats de rire.

Cocotte, contente, frottait son encolure contre la main de son maître. Bien sûr elle avait dû se retenir pendant toute la journée, la pauvre bête ! Le changement d'écurie, un départ matinal, tout cela avait dérangé ses habitudes.

Monsieur le curé sifflait toujours et les oiseaux renchérissaient.

— Allons, Cocotte, dépêche-toi ; tu n'en finis plus.

Cocotte obéit ; encore quelques gouttes, puis elle se remit en marche ; maintenant son pas était allègre : elle semblait soulagée d'un grand poids.

Mirebois n'était pas éloigné. Lorsque monture et cavalier arrivèrent, la vieille servante les attendait :

— Sainte-Marie, mère de Dieu ! qu'est-ce que vous apportez, monsieur le curé ? s'écria-t-elle à la vue du tonneau.

— Du vin d'Arbois et du meilleur.

— C'est-t'y Dieu possible !

— Tu bavarderas après, aide-moi à le décharger.

Elle souleva la barrique.

— Ah ! Grand Saint-Joseph ! dit-elle, monsieur le curé a voulu se gausser de moi ; le tonneau est vide.

— Vide !